

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

Lettre IV. Miss Byron à Miss Selby.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2125

tendant un homme à qui je puisse donner mon cœur sans partage ! Quel bonheur ce seroit pour moi, arrivée à l'âge de trente ans, de voir dans ce point de vuë, mes principes fixés, & de n'avoir point d'écart essentiel à me reprocher !

LE tems du départ de mon Cousin & de ma Cousine Reeves reste fixé ; ils ont toujours la même bonté pour moi, & je persiste dans ma résolution. Mais je veux voir ma Nancy avant que de partir. Quoi ! pourrois-je lier une partie de plaisir, & m'exposer à cette triste réflexion, que j'ai une chère amie dans la souffrance, qui auroit raison de penser, que j'ai craint de me donner quelque peine, quand je pouvois lui procurer du soulagement par les témoignages de mon amitié, & par mes caresses !

NON, ma chère Lucy, croyez-moi, si je n'ai pas assez de générosité, j'ai du moins assez d'amour propre, pour épargner un reproche aussi cruel à

Votre HARRIET BYRON.



LETTRE IV.

Miss BYRON à *Miss* SELBY.

Londres, Mardi, Janv. 24.

Nous arrivons dans ce moment, après un voyage fort agréable. Je n'ai pas besoin de vous dire que nous trouvâmes à la dinée, Mr. Greville & Mr. Fenwick, qui nous avoient
fait

fait préparer un fort joli repas. Ils vous raconteront tout cela.

ILS renouvelèrent tous deux leurs menaces de me suivre à Londres, si j'y restois plus d'un mois. Ils furent assez bons pour allonger jusques-là les quinze jours.

Mr. FENWICK aiant trouvé l'occasion de me parler en particulier pendant quelques minutes, me pria en termes fort pathétiques, de l'aimer. Mr. Greville me pressoit tout aussi sérieusement de déclarer que je le haïssois. Une pareille déclaration, étoit, disoit-il, tout ce qu'il fouhaitait à présent. Il étoit étrange qu'il ne pût obtenir de moi, ni d'encourager son amour, ni de lui déclarer ma haine. C'est un bizarre personnage.

JE le raillois avec ma franchise ordinaire; & lui disois, que s'il y avoit une personne au monde que je fusse capable de haïr, je me ferois très-peu scrupule de l'obliger. Il me remercia.

ILS auroient bien voulu tous deux venir plus loin: mais comme ils ne sont jamais hors de leur chemin, si je l'ose dire, ils seroient venus jusqu'à Londres, & s'y seroient arrêtés jusqu'à ce que nous n'eussions plus de moyen de nous en débarasser pendant tout le tems de mon séjour en ville.

IL les pressai très-sérieusement de nous laisser, quand nous montames en voiture, pour continuër notre route. Mon pauvre Diable de Fenwick, dit Mr. Greville, il faut retourner; Miss Byron a l'air grave. La gravité & un teint qui commence à s'enflammer sur le plus beau visage du monde, prouve plus que l'air refrogné
des

des autres beautés. Ils prirent ensuite congé de moi, d'une façon très-respectueuse, me pressant cependant de leur donner la main, & de leur souhaiter le bon jour.

JE leur donnai ma main à tous deux; bonjour, Messieurs, leur dis-je, je vous suis obligée de votre civilité, d'être venus si loin sur ma route, & *sur-tout* de ce que vous avez la complaisance de me quitter ici.

POURQUOI, ma chère Madame, dit Mr. Greville, pourquoi ne vous épargniez-vous pas ce *sur-tout*? Viens, Fenwick, retirons-nous, & allons nous pendre.

POUR le pauvre Mr. Orme; nous passâmes en partant, près de la porte de son Parc, comme vous savez. Il étoit là sur le bord du grand chemin: je ne le vis que quand la voiture fut près de lui: il se courboit jusqu'à terre avec un air de désolation; pauvre Mr. Orme! J'aurois voulu quand nous fumes passés, lui avoir dit un mot, mais le carosse étoit déjà loin; pourquoi aussi le carosse passoit-il! Mais je lui fis signe de la main, & m'avancant autant que je le pus hors du carosse, je lui fis une révérence.

O Miss Byron, dirent Madame & Mr. Reeves, Mr. Orme est l'Amant fortuné. Si cela étoit, leur dis-je, je ne souhaiterois pas si fort de lui avoir parlé: mais il me semble, que je serois bien aise de lui avoir dit une fois, Adieu, Mr. Orme; car Mr. Orme est un honnête homme.

MAIS, ma chère Lucy, mon cœur s'étoit attendri en quittant mes parens & mes amis; & quand le cœur est attendri, il est sensible aux plus légères impressions.

LA maison de mon Cousin est assortie à sa fortune, fort commode, & meublée avec goût. Madame Reeves sachant combien j'aime à écrire, & ce qu'on attend de moi, m'a fourni des plumes, de l'encre, & du papier en abondance. Elle me permit de prendre d'abord possession de mon appartement, pour pouvoir obéir ponctuellement aux ordres que mes Parens m'avoient donnés à mon départ. C'étoit, comme vous savez, d'écrire dans la première heure de mon arrivée; & il fut convenu que ce seroit à vous, ma chère amie. Mais écrivant si tôt, que puis-je avoir à dire?

MON appartement est fort joli. Une tablette de livres bien fournie est cependant le meuble qui m'y plaît le plus. J'en demande pardon à ma plume & à mon encre; je ne dois rien leur préférer, puisque j'espère, par leur moyen, passer quelque partie de chaque jour à la maison de Selby, & quoique si éloignée, amuser par mon babil ces Parens qui sont toujours si prévenus pour lui.

A présent, je vous demande votre bénédiction, ma chère, ma très honorée Grand-Mère, la vôtre, ma bonne Tante Selby, & la vôtre, mon Oncle Selby, que j'aime & honore également. Qui sait si vous ne prendrez pas moins de plaisir à tourmenter votre toujours fourmifée Harriet, à présent qu'elle est absente; cependant je ne dis rien contre mon Mentor.

Continuez à m'aimer, ma chère Lucy, comme je m'efforcerai de mériter votre amitié; & apprenez moi comment se porte notre chère Nancy.

MON